THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1383

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



70



VOLTAIRE
A ROMILLY,
TRAIT HISTORIQUE,
EN UN ACTE, EN PROSE.

Par M. WILLEMAIN D'ABANCOURT.

REPRÉSENTÉ pour la première fois sur le Théâtre de Moliere, le Dimanche 10 *Juillet* 1791.

Semper honos, nomenque tuum, laudesque manebunt.
VIRGIL.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,
CHEZ BRUNET, Libraire, rue de Marivaux; place du Théâtre Italien.

1791.

A BELLE ET BONNE.

FILLEULE aimable de VOLTAIRE,
Toi, dont les graces, les talens,
Et le don, l'heureux don de plaire
Ont embelli les jeunes ans,
Et de fleurs sèment la carrière,
BELLE ET BONNE, en ces doux instans,
Où, livrée aux fers, l'imposture
Jette en vain des cris menaçans,
Combien ta jouissance est pure !
Le fanatisme est abattu ;
VOLTAIRE est vengé ; son génie
Brille de la gloire infinie
Dont la raison l'a revêtu.
De son cœur digne légataire,
Jouis enfin de ton bonheur :
Jamais plus charmante héritière
A pareils legs ne fit honneur.
A la vertu j'offre l'hommage
Que m'a dicté le sentiment :
Par malheur, au lieu de talent,

Je n'ai que du zèle en partage :
Daigne en agréer les essais.
Ah ! si j'obtenais ton suffrage,
Ce serait le plus beau succès
Dont pût s'honorer mon ouvrage !

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE M. FAVREAU,

MAIRE DE ROMILLY.

« *A Romilly, le 10 mai 1791.*

» DEUX heures plus tard, le corps de » VOLTAIRE était emporté à Troyes : mal- » gré ma vive résistance, les amis de la cons- » titution de cette ville, autorisés par un » arrêté du département de l'Aube, vou- » laient à toute force s'en emparer ; mais le » décret de l'assemblée nationale arrive, et » tout a changé.

» Hier, à trois heures après midi, le » clergé, les officiers municipaux et la garde » nationale de Romilly se sont rendus pro- » cessionnellement à la ci-devant Abbaye de » Scellières, pour y faire l'exhumation. Ce

» cortège, aussi imposant que funèbre, a » été bien attendrissant pour mon cœur. » Je n'entreprendrai point de vous peindre » les scènes sentimentales qu'il occasionnait » presque à chaque pas. Arrivés à Scellières, » les citoyens s'arrachaient les pioches, les » piques et les pelles, pour ôter les terres » qui couvraient la relique du patriote phi- » losophe : c'était à qui le verrait le premier. » Tout à coup mille cris de joie se font » entendre : *le voilà ! le voilà !* Un papier » est jetté de la foule sur la tombe de ce » grand homme ; on y lit ces vers :

« Non, ces lieux désormais ne seront point profanes,
» Ils contenaient ta cendre ; et ce simple tombeau,
» Consacré par nos chants, honoré par tes mânes,
» Est pour nous un temple nouveau. »

» Nous nous étions fait accompagner de » deux chirurgiens et de quatre témoins pris » hors du sein de notre municipalité : ils » ont signé, en notre présence, le procès-

» verbal de l'état du corps. Nous l'avons
» trouvé entier et très-bien conservé, graces
» aux soins qu'on avoit pris de le faire em-
» baumer. La garde nationale, en crêpes de
» deuil, rangée autour de la fosse, et les
» armes renversées, a fait une salve géné-
» rale, au son déroulant du lugubre tam-
» bour.

» Après la cérémonie, et du vœu una-
» nime de tous les assistans, on a exposé
» le corps à découvert, afin que tous pus-
» sent le voir. Une couronne de chêne est
» posée sur sa tête, et l'on se remet en
» marche sur le chemin de Romilly. Par-tout
» des branches d'arbres, des feuilles nou-
» velles, des cyprès se trouvent border notre
» passage, et des fleurs jettées à pleines mains
» couvrent le drap de sa résurrection. Des
» femmes tenaient leurs enfans et leur fai-
» saient baiser le sarcophage, en présentant
» des couronnes de roses : une foule de jeu-

» nes gens rompt la marche ; ils présentent » ce billet :

» *Nos pères, éclairés par* VOLTAIRE, » *vengent aujourd'hui les outrages du fana-* » *tisme : s'il en reste un seul vestige, nous* » *jurons de l'anéantir.* »

» Encore une fois, il est impossible de » rendre ce cortège unique et majestueux : » arrivé seulement à huit heures du soir à » l'église de Romilly, VOLTAIRE fut exposé » dans le chœur et mis à découvert. A mi- » nuit, nous avons fermé le cercueil et mis » les scélés aux quatre coins.

» Dimanche, nous lui ferons dresser un » mausolée provisoire : le vendredi suivant, » nous célébrerons un service en son hon- » neur, et en commémoration du bien qu'il » a fait aux hommes. Les municipalités voi- » sines ont demandé en grace d'y assister.

» Jaloux de conserver le dépôt que l'as- » semblée nationale vient de confier à notre

» surveillance, on nous avertit d'être sur nos
» gardes. Nous avons arrêté, cette nuit,
» deux particuliers qui rôdaient autour de
» notre Eglise, et qui paraissaient avoir de
» mauvais desseins : mais on peut être tran-
» quille; il faudrait rompre deux mille bras
» avant de nous enlever ce trésor. »

Tel est le fond où j'ai puisé le sujet de la bluette que je soumets au jugement du public. Si j'avais été moins pressé par le tems, j'aurais essayé de la rendre plus digne de son suffrage; mais n'ayant eu connaissance de la lettre ci-dessus que vers la fin du mois de juin, il est facile de juger du peu de momens qu'il m'a été permis d'y consacrer. On peut véritablement appeller cette bagatelle un im-promptu, puisqu'elle a été composée, apprise, répétée et jouée en moins de douze jours. On m'objectera que le tems ne fait rien à l'affaire, et l'on aura raison :

aussi ne fais-je mention de cette circonstance que pour prouver le zèle des acteurs, dont les talens l'ont embellie. Je leur dois l'indulgence du public, qui a bien voulu faire grace à l'exécution, en faveur du motif, et je m'empresse de leur en témoigner ma reconnoissance. En un mot, je n'ai eu d'autre dessein, en me livrant à ce travail, que de rendre un nouvel hommage à l'un des plus grands hommes dont la France, c'est trop peu dire, dont le Monde entier puisse se glorifier ; je l'ai fait, mon but est rempli.

PERSONNAGES.

LE MAIRE DE ROMILLY,	M. de Saint-Amand.
AUGUSTE, fils du maire, .	M. Monet.
LE COMMANDANT DE LA GARDE NATIONALE, .	M. Clémence.
LE MAGISTER, ...	M. Boursault.
UN CHANOINE de Saint-Claude, ...	M. Duverger.
L'ORATEUR des jeunes gens du département, ...	M. Gosse.
UN DÉPUTÉ des départemens, ...	M. Compain.
SIRVEN, ...	M. Jeannin.
CHARLES, } enfans de Sirven, {	M. Valcourt.
NANINE, }	Mme. de Croix.
LE CHEF de la députation des auteurs dramatiques, .	M. Villeneuve.
LA MÈRE NICOLAS, . . .	Mme. Duversin.
BABET, ...	Mme. Dubois.
VINCENT, ...	M. Boyer.
GERVAIS, ...	M. Joannot.

JEUNESSE du département.
DÉPUTÉS de divers départemens.
AUTEURS DRAMATIQUES.
GARDE NATIONALE.
PAYSANS et PAYSANNES.

La scène est à Romilly, sur la place du lieu.



VOLTAIRE
A ROMILLY,
TRAIT HISTORIQUE.

SCENE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente la place publique du bourg de Romilly. L'Eglise paroissiale en occupe le fond : des deux côtés on voit des arbres et des maisons. Devant la porte principale de la paroisse, s'éleve une estrade destinée à recevoir les cendres de VOLTAIRE. *Toute la décoration doit consister en branchages de chêne et de cyprès, autour desquels des guirlandes de fleurs pendent en festons. Au moment où la toile se lève, il reste encore quelques ornemens à y ajouter : plusieurs paysans sont occupés à la décorer, tandis que des jeunes filles forment, sur le devant de la scène, des guirlandes de fleurs.*

LE MAGISTER, LA MÈRE NICOLAS, VINCENT, BABET, PAYSANS et PAYSANNES.

LE MAGISTER.

ALLONS, mes amis, du courage ! Pouvez-vous mieux employer votre loisir qu'à préparer la fête de la reconnaissance ?

VINCENT.

Aussi vous voyais, monsieux le Magister, que j'y allons de tout cœur.

LE MAGISTER *aux paysannes.*

Les guirlandes avancent-elles ?

BABET.

Je tenons la dernière.

LE MAGISTER.

C'est bien. (*Regardant l'estrade.*) Ce côté n'est pas assez garni.

VINCENT.

Je le savons bian, et j'allons y placer une branche et une guirlande.

LE MAGISTER.

Bon. — Un peu plus en avant. — Voilà qui est bien.

BABET.

Ah ça, monsieux le Magister, vous nous aviais promis de nous raconter....

VINCENT.

C'est vrai, ça.

LA MÈRE NICOLAS.

Et je vous sommons de vot' parole.

LE MAGISTER.

Dès que vous aurez fini, mes enfans.

VINCENT.

En ce cas, rian ne vous empêche de commencer; voyais plutôt.

LE MAGISTER, *examinant.*

Tout me paraît en ordre; oui, c'est au mieux. — Que l'on se range autour de moi, et qu'on m'écoute en silence.

VINCENT.

C'est trop juste.

LA MÈRE NICOLAS.

Oui, faut que la parole soit à sti-là qui sait s'en sarvir.

BABET.

Mais, si vous parlais toujours, la mère.....

LA MÈRE NICOLAS.

V'là qu'est fini.

VINCENT.

C'est hureux.

LE MAGISTER.

Vous savez qu'il y a environ treize ans que l'Europe a perdu l'homme qui a le plus honoré la

philosophie et l'humanité : je passe rapidement sur sa gloire littéraire ; elle est peu intéressante pour vous.

VINCENT.

Pourquoi donc ça, monsieux le Magister ? Je sommes tretous bons Français, pour que vous le sachiais, et tout ce qui intéresse l'honneur de l nation nous est cher, voyais-vous.

TOUS.

Assurément.

LE MAGISTER.

Je suis bien éloigné de vous envier un pareil sentiment. — Ecoutez-moi, mes bons amis..... Non content d'étendre l'empire de la philosophie, VOLTAIRE voulut pratiquer lui-même les grandes leçons qu'il donnait au genre humain. Apôtre de l'humanité, ennemi redoutable du fanatisme et de l'intolérance, il poursuivit sans relâche et les persécuteurs et les fanatiques ; il eut le bonheur d'arracher plusieurs victimes à leur barbarie : non seulement il les étaya de son crédit et leur prêta l'appui de sa plume éloquente, mais il leur prodigua ses richesses, il les recueillit dans sa maison, et les traita comme un bon père traite ses enfans chéris.

LA MÈRE NICOLAS.

On nous l'avait bian dit ; mais tant d'autres répétiont

répétiont sans cesse qu'il voulait détruire tout ce que nous avons de plus sacré ; que son projet.....

LE MAGISTER.

Il ne voulait détruire que le fanatisme ; mais ceux auxquels il était utile, et par malheur ce n'était pas le plus petit nombre, n'ayant pas d'autre moyen de s'opposer au progrès que faisait la raison, se réunirent pour le calomnier. Ses ennemis étaient puissans, ils avaient du crédit, ils en abusèrent. Enfin, VOLTAIRE mourut, comblé d'ans et de gloire : le fanatisme triompha, la raison se tut, et des prêtres criminels vinrent à bout, par leurs intrigues, de faire refuser la sépulture à celui que la Grèce eût mis au rang des Dieux.

TOUS.

Les monstres !

LE MAGISTER.

Tout ce que sa famille et ses amis consternés purent obtenir, c'est que sa dépouille mortelle fût déposée, sans éclat, à l'abbaye de Scellières, dont vous savez qu'un de ses neveux était abbé commendataire. — Quelques années se sont écoulées, et les choses ont bien changé de face : la philosophie a prévalu, l'homme s'est éclairé ; il a repoussé l'erreur ; et le fanatisme est retombé pour jamais dans le néant. Les augustes législateurs de la France ont

désigné un temple célèbre pour recueillir les cendres des citoyens dont les talens ou les vertus ont illustré la patrie. Qui, plus que VOLTAIRE, est digne de cet immortel honneur ? Aussi lui a-t-il été décerné d'une voix unanime : en vain le fanatisme, ou du moins ses apôtres confondus en murmurent, ils sont réduits au silence ; et ce nouveau triomphe ajoute encore à la gloire de leur immortel vainqueur..... Mais que veut cet étranger ?

SCENE II.

UN CHANOINE DE SAINT-CLAUDE (1), LE MAGISTER, LA MÈRE NICOLAS, VINCENT, BABET, PAYSANS et PAYSANNES.

LE MAGISTER.

IL paraît, Monsieur, que la cérémonie que l'on prépare vous attire dans ces lieux.

LE CHANOINE.

Que vous importe ?

(1) On sait que VOLTAIRE a tenté, dans les dernières années de sa vie, tout ce qu'il était humainement possible de faire pour arracher à la servitude féodale les malheureux habitans du Mont-Jura : le chapitre de Saint-Claude s'est constamment opposé à cet affranchissement ; et l'apôtre de la liberté est mort sans avoir pu jouir de la satisfaction d'avoir rendu un service de plus à l'humanité.

LE MAGISTER.

Pardon, Monsieur; je vous prie de croire que l'envie de vous être utile.....

LE CHANOINE.

Je n'ai besoin de rien.

LE MAGISTER.

Vous nous privez d'un bien grand plaisir, celui de pouvoir obliger.

LE CHANOINE, *montrant l'estrade.*

Qu'ets-ce que c'est que cela? A quoi cela est-il destiné?

LE MAGISTER.

A recueillir les restes précieux du grand homme que le fanatisme a long-tems persécuté, et qui va recevoir enfin le juste tribut que la reconnaissance devait à ses mânes.

LE CHANOINE.

Je m'en étais douté. — Ainsi donc l'ennemi de notre sainte religion.....

LE MAGISTER.

Dites de ses ministres prévaricateurs. (*En considérant le cordon que le Chanoine porte à la boutonnière de son habit.*) Mais, je ne me trompe pas, vous étiez chanoine de Saint-Claude.

LE CHANOINE.

Oui, certes, je l'étais, et je le suis bien encore, en dépit de votre assemblée nationale et de son décret.

LE MAGISTER.

Je ne m'étonne plus. — Vous ne pardonnez point à VOLTAIRE d'avoir voulu briser les fers des malheureux serfs du Mont-Jura.

LE CHANOINE.

J'ai tort, peut-être?

LE MAGISTER.

Mais, je le crois.

LE CHANOINE.

Je suis bien bon de vouloir raisonner avec un..... enragé.

LE MAGISTER.

Parlons de sang-froid, je vous prie, et dites-moi ce que vous perdiez à ce que vos vassaux devinssent libres.

LE CHANOINE.

Ce que nous perdions? Un droit antique, consacré par quatorze siècles, et qui était la preuve de notre souveraineté.

LE MAGISTER.

Vos revenus n'auraient pas diminué ; au contraire.....

LE CHANOINE,

Cela se peut ; mais.....

LE MAGISTER.

Mais, en rendant, à l'exemple du Roi, vos vassaux libres, vous vous seriez couverts d'une gloire immortelle, et peut-être.....

LE CHANOINE.

Que leur manquait-il pour être heureux ?

LE MAGISTER.

Tout, puisqu'ils n'avaient pas la liberté ; la liberté, sans laquelle il n'est aucun bien sur la terre.

LE CHANOINE.

Oui, pour des hommes qui en sentent le prix ; mais de vils paysans.....

VINCENT *au Chanoine.*

Quoi ! t'est-ce donc que vous dites, Monsieux l'abbé ? Savais-vous bian.....

LE MAGISTER *à Vincent.*

Laissez-moi répondre, mon ami.... (*Au Chanoine.*) Ces paysans, que vous traitez de vils, sont

des hommes ; ils ont une ame, un cœur, et sentent peut-être plus vivement que vous.

LE CHANOINE.

Cela n'est pas prouvé.

LE MAGISTER.

Ils vous l'ont bien fait voir au reste, et vous le confirment encore tous les jours. — Quoi qu'il en soit, si le Clergé, ou plutôt si quelques-uns de ses membres eussent fait un meilleur emploi de leurs richesses, si les Ministres n'eussent pas tant abusé de leur pouvoir, si les Grands enfin eussent respecté davantage les droits sacrés de l'homme, tout ce qui est arrivé n'auroit peut-être pas eu lieu ; car, comme l'a dit fort bien le grand homme, dont la mémoire doit être chère à tout bon Français :

L'injustice, à la fin, produit l'indépendance. (1)

LE CHANOINE.

Qui vous en a tant appris ?

LE MAGISTER.

Voilà encore en de vos préjugés favoris : croyez-vous qu'il n'y ait de bon sens que parmi ce que vous êtes convenu d'appeller la bonne compagnie ?

(1) Tancrède, acte IV, scène VI.

LE CHANOINE.

Je ne dis pas cela.

LE MAGISTER.

Mais l'équivalent. — Au surplus, croyez-moi, Monsieur l'abbé, prenez votre parti de bonne grace; aussi bien c'est une affaire faite, vous n'en releverez pas.

LE CHANOINE.

Vous êtes les plus forts, vous triomphez, je n'ai rien à dire; mais nous aurons notre tour.

LE MAGISTER.

Cela n'est pas décidé.

LE CHANOINE.

Patience, patience.

LE MAGISTER.

Vous pourrez en avoir besoin.

LE CHANOINE, *en sortant.*

Dieu sera vengé. (1)

---

(1) A l'heure même où l'on représentait cette scène au théâtre de Molière, il s'en passait une à-peu-près semblable sur le terrein où fut la Bastille, local destiné à recevoir provisoirement le cendres de VOLTAIRE. J'étais loin de croire, en l'écrivant, qu'en quelque sorte elle se réaliserait. Voilà comme on est prophète.

SCÈNE III.

LE MAGISTER, LA MÈRE NICOLAS, VINCENT, BABET, PAYSANS et PAYSANNES.

LA MÈRE NICOLAS.

COMME diable vous l'avais rembarré, poliment, quoique ça.

LE MAGISTER.

Il perd son état; l'humeur le rend injuste; mais il est malheureux, et à ce titre, quelle que soit son opinion, il mérite des égards.

VINCENT.

Vous êtes un bian brave homme, Monsieux le Magister, et je nous ferons toujours un devoir de suivre vos conseils.

LE MAGISTER.

Mes enfans, je suis bien vieux; j'ai été le contemporain de vos pères; je vous ai vu naître, je

---

sans le savoir! Il y a deux ou trois mille ans que cela m'aurait valu un trépied, des autels et des prêtres; il y en a deux cents qu'on m'aurait brûlé comme un sorcier; aujourd'hui on prendra tout bonnement la chose pour ce qu'elle est. Quoi qu'il en soit, j'ai cru devoir conserver, dans cet ouvrage une anecdote avec laquelle il a un rapport particulier.

vous ai tous élevés ; j'ai toujours fait pour le mieux ; et, graces au Ciel qui a béni mes travaux, ma conscience est tranquille ; la providence peut disposer de moi ; j'attends mon heure dernière, sans la désirer ni la craindre.

BABET.

Aussi je vous aimons tous, je vous respectons comme un père.

VINCENT.

C'est tout comme notre bon Maire et notre digne Curé.

BABET.

Je ne pouvions pas être mieux partagés.

LA MÈRE NICOLAS.

Aussi je sommes tranquilles ici ; dame, faut voir ; point de coureux de pays, point de mauvais sujets.....

VINCENT.

Et pourquoi ça ? parce que j'avons de braves gens à notre tête et qui nous conduisont bian.

LE MAGISTER.

J'apperçois Auguste.

BABET.

Oui, c'est le fils de Monsieur le Maire.

VINCENT.

C'est ly-même.

LA MÈRE NICOLAS.

Il arrive de Scellières ; il va nous apprendre.....

SCÈNE IV.

AUGUSTE, LE MAGISTER, LA MÈRE NICOLAS, VINCENT, BABET, PAYSANS et PAYSANNES.

AUGUSTE.

TOUT succède au gré de nos désirs ; oui, mes amis, nous triomphons ; mais, deux heures plus tard, les restes précieux du grand homme que nous allions chercher à Scellières, étaient emportés à Troyes. Mon père a invoqué le décret de l'auguste assemblée des représentans de la nation, et tout a changé.

LA MÈRE NICOLAS.

Je l'avons échappé belle.

VINCENT.

Oh ? je n'aurions pas souffert cela, voyais-vous, et avec ceux-là des environs, qui n'auriont pas mieux demandé, je serions allés en force.....

TOUS.

Sans doute.

LE MAGISTER.

Et vous auriez eu tort : croyez-vous que la municipalité vous eût laissé faire ? — Voyez, mes enfans, à quels dangers vous et vos frères vous vous seriez exposés. Souvenez-vous sans cesse que vous ne serez vraiment heureux et libres, qu'autant que vous demeurerez soumis aux loix.

VINCENT.

C'est fort bian ; mais je n'aurions pas été d'humeur.....

LE MAGISTER.

Eh ! pouviez-vous penser qu'on ne vous eût pas rendu justice ?

AUGUSTE.

Mon père aurait plaidé votre cause et l'aurait gagnée. — Mais, écoutez : Vous savez que nous sommes partis ce matin, en ordre, pour nous rendre à l'abbaye de Scellières. Ce cortège simple, mais imposant, a été bien attendrissant pour tous les cœurs. Je n'entreprendrai point de vous peindre les scènes sentimentales qu'il occasionnait presque à chaque pas. Arrivés à Scellières, tous les citoyens s'arrachaient les pioches, les piques et les pelles,

pour ôter les terres qui couvraient les reliques du patriote philosophe ; c'était à qui les verrait le premier. Tout à coup mille cris se font entendre : Le voilà ! le voilà ! Ce papier est jetté de la foule sur la tombe de ce grand homme ; on lit ces vers :

« Non, ces lieux désormais ne seront point profanes ;
» Ils contenaient ta cendre, et ce simple tombeau,
» Consacré par nos chants, honoré par tes mânes,
» Est pour nous un temple nouveau. »

LE MAGISTER.

Quelle scène touchante ! J'ai peine à retenir mes larmes.

AUGUSTE.

La garde nationale, rangée autour de la tombe et les armes renversées, a fait une salve générale au son déroulant du tambour. Une couronne de chêne est posée sur la tête de l'immortel vengeur de l'innocent opprimé, et l'on se met en marche sur le chemin de Romilly. Par-tout des branches d'arbres, des feuilles nouvelles, des cyprès se trouvent border son passage, et des fleurs jettées à pleines mains de toutes parts, changent cette cérémonie funèbre en un triomphe éclatant.

LE MAGISTER.

Quel beau jour pour l'humanité ! Celui qui soixante ans combattit, souffrit, s'expatria même

pour soutenir sa cause, est vengé des persécutions du fanatisme. — Mais qu'entends-je ?

AUGUSTE.

C'est le cortège qui s'avance.

TOUS.

Oui, le voilà, c'est lui-même.

SCENE V.

LE MAIRE DE ROMILLY, LE COMMANDANT DE LA GARDE NATIONALE, AUGUSTE, LE MAGISTER, VINCENT, BABET, LA MÈRE NICOLAS, LA GARDE NATIONALE DE ROMILLY, JEUNES GENS DU DÉPARTEMENT, DÉPUTÉS DE DIVERS DÉPARTEMENS, PAYSANS et PAYSANNES portant des branchages et jettant des fleurs.

(*Un détachement de la garde nationale ouvre la marche ; viennent ensuite les députés des départemens ; ils sont suivis des jeunes gens, dont un tient un drapeau, sur lequel est écrit :* Tolérance et liberté. *De jeunes filles, vêtues de blanc, portent des corbeilles de fleurs, qu'elles jettent sur le passage : on voit paraître ensuite le sarcophage, de forme antique, sur lequel est représenté* VOLTAIRE *couché ; il est porté par la garde*

nationale, et suivi du maire de Romilly, en écharpe, et des officiers municipaux, qui ferment la marche. Elle fait le tour du Théâtre, après quoi l'on dépose le sarcophage sur l'estrade, et l'on se range autour en formant un grouppe; le Maire, le Magister et les principaux personnages sont sur le devant de la scène. L'orchestre exécute la marche des Mariages Samnites).

LE MAIRE.

NOUS les possédons enfin, ces restes précieux du grand homme à qui nous devons la chûte du fanatisme et le règne heureux de la tolérance! Quel bonheur pour nous d'en être les dépositaires! Rendons-nous, par notre vigilance, dignes de la confiance dont la nation nous honore. Vous savez qu'on a voulu nous enlever cet immortel avantage; c'est à nous de veiller.....

LE COMMANDANT.

Soyez tranquille, Monsieur, il faudra rompre deux mille bras avant de nous enlever ce trésor.

TOUS.

Nous jurons de mourir pour le défendre.

LE MAIRE.

Ce noble enthousiasme est bien naturel, et je ne puis qu'y applaudir.

L'ORATEUR DES JEUNES GENS.

L'homme immortel dont vous possédez la dépouille précieuse, a préparé le bonheur des générations futures : nous n'étions pas nés, qu'il s'occupait de notre sort : nos pères éclairés par lui vengent aujourd'hui les outrages du fanatisme : s'il en reste un seul vestige, nous jurons de l'anéantir.

(Il place son drapeau au chevet de l'estrade, et dépose sur le sarcophage une branche de chêne entrelacée de lauriers, que lui remet un autre jeune homme.)

TOUS.

Nous faisons le même serment.

UN DÉPUTÉ DES DÉPARTEMENS.

Messieurs, si plusieurs villes de la Grèce se disputèrent autrefois l'honneur d'avoir donné la naissance à l'un des plus célèbres poëtes de l'antiquité, c'est avec bien plus de droit que les départemens de la première contrée de l'Europe demandent celui de partager les augustes reliques du bienfaiteur de l'humanité, de ce philosophe sensible, à qui la France doit une partie de la gloire qui va l'illustrer à jamais. Chargé de vous présenter leur vœu, je m'applaudis d'une fonction qui m'honore, et j'attends votre réponse avec la confiance que vous ne pourrez vous-même qu'approuver une demande qui

prouve leur profonde vénération et la reconnaissance dont ils sont pénétrés.

LE MAIRE.

Pardonnez-moi, Monsieur ; la dépouille mortelle du grand VOLTAIRE est un dépôt que la France nous a confié ; il ne nous est point permis d'en disposer, et nous le défendrons, s'il le faut, même au péril de notre vie.

LE COMMANDANT.

Oui, Monsieur, nous n'avons tous qu'un même sentiment à cet égard.

TOUS.

Oui, qu'un même sentiment.

LE MAIRE.

Le vœu des départemens que vous venez d'exprimer, Monsieur, est peut-être l'hommage le plus flatteur qu'on puisse décerner à un grand homme : croyez que nous en sentons tout le prix ; mais, Monsieur, mettez-vous à notre place, et jugez-vous.

LE DÉPUTÉ.

Ce droit ne m'appartient pas ; je ne suis que l'organe des départemens qui m'ont député vers vous : je leur rendrai compte de ma mission et de votre réponse ; ils prononceront.

LE MAIRE.

LE MAIRE.

Vous pourrez ajouter que nous les croyons trop amis des loix et de la justice, pour vouloir les enfreindre; mais que, si par malheur ils en avaient le projet, ils ne parviendraient jusqu'à VOLTAIRE qu'après nous avoir vu périr tous l'un après l'autre pour le défendre.

SCENE VI.

SIRVEN, CHARLES, NANINE, LE MAIRE, LE COMMANDANT, AUGUSTE, LE MAGISTER, VINCENT, BABET, LA MÈRE NICOLAS, LA GARDE NATIONALE, LES JEUNES GENS DU DÉPARTEMENT, DÉPUTÉS DES DIVERS DÉPARTEMENS, PAYSANS ET PAYSANNES.

SIRVEN.

PERMETTEZ, Messieurs, que nous mêlions, mes enfans et moi, l'hommage de notre reconnaissance à celui que vous rendez en ce jour mémorable au vengeur des opprimés; j'ai quelques droits à partager cet avantage; je suis Sirven.

LE MAIRE.

Nous regardons tous les Français comme nos

frères, et, à ce titre seul, nous nous ferions un devoir de vous admettre parmi nous ; mais vous avez un droit encore plus sacré : vous devez une reconnaissance particulière à l'homme généreux et sensible qui vous a sauvé l'honneur et la vie.

SIRVEN.

Puis-je l'oublier jamais ? Sans lui, sans son éloquence persuasive, victime du fanatisme, j'eusse expiré sur l'échaffaud, comme l'infortuné Calas : il m'a, pour ainsi dire, arraché des mains de mes bourreaux : jugez des sentimens qui pénètrent mon cœur.

LE MAGISTER.

Nous sommes Français ; jugez par vous-même comme nous sentons tout ce que VOLTAIRE a fait pour la patrie.

SIRVEN.

Conduit dans ces cantons par l'affaire la plus importante, j'apprends les honneurs décernés à mon Dieu tutélaire, et je viens, avec mes petits-enfans, déposer sur la tombe de mon illustre bienfaiteur, le juste tribut que ses mânes ont droit d'attendre de nos cœurs reconnaissans. Vous voyez ma petite-fille, c'est l'unique rejeton d'une famille long-tems infortunée : ce jeune homme est son époux : ils viennent d'être unis : pouvaient-ils l'être sous des

auspices plus favorables ? Ma fille n'a rien de plus précieux que sa couronne nuptiale ; elle vient en faire hommage aux cendres du sauveur de son aïeul.

(*Se tournant vers les deux époux qui s'avancent et posent avec respect la couronne sur le sarcophage.*)

Mes enfans, nous venons de payer une dette bien sacrée ; mais, s'il nous est impossible de nous acquitter jamais envers notre libérateur, nous emporterons du moins dans notre retraite la douce satisfaction d'avoir rempli notre devoir le plus cher.

SCENE VII.

LE MAIRE, LE COMMANDANT, AUGUSTE, LE MAGISTER, SIRVEN, CHARLES, NANINE, VINCENT, BABET, LA MÈRE NICOLAS, GERVAIS, LA GARDE NATIONALE, LES JEUNES GENS DU DÉPARTEMENT, LES DÉPUTÉS DES DIVERS DÉPARTEMENS, PAYSANS ET PAYSANNES.

GERVAIS, *accourant.*

MONSIEUR le Maire, Monsieur le Commandant, voilà tout plein de Messieurs qui arrivont de Paris, et qui disiont comme ça qu'ils venont par ordre de l'assemblée nationale, pour y ramener Monsieur de VOLTAIRE ; tenez, tenez ; voyais plutôt.

SCENE VIII et dernière.

LA DÉPUTATION DES AUTEURS DRAMATIQUES, LE MAIRE, LE COMMANDANT, AUGUSTE, LE MAGISTER, SIRVEN, CHARLES, NANINE, VINCENT, BABET, LA MÈRE NICOLAS, GERVAIS, LA GARDE NATIONALE, LES JEUNES GENS DU DÉPARTEMENT, LES DEPUTES DES DIVERS DÉPARTEMENS, PAYSANS ET PAYSANNES.

LE CHEF DE LA DÉPUTATION.

MESSIEURS, nous venons et comme citoyens et comme Auteurs dramatiques, mais seulement députés en cette dernière qualité, rendre aux mânes d'un des plus grands hommes qui aient illustré la Philosophie et le Théâtre, l'hommage pur qu'il est en droit d'attendre de tous ceux qui chérissent la patrie et les lettres : nous venons en même tems vous remercier, au nom de tous nos concitoyens, du zèle que vous mettez à remplir les augustes fonctions qui vous sont confiées, et vous prier de nous permettre de partager avec vous l'honneur de l'accompagner à Paris, où les sages représentans de la nation lui préparent un triomphe digne des beaux jours d'Athènes et de Rome.

LE MAIRE.

Messieurs, nous acceptons, avec autant de reconnaissance que de joie, la proposition que vous voulez bien nous faire; elle nous honore, et nous n'avons qu'un seul regret, c'est de n'être pas plus dignes de l'honneur que nous recevons en ce moment. Nous n'avons que du zèle; mais il est pur, mais il est animé par l'amour de la patrie et par l'exemple du grand homme qui a consacré sa vie entière au bonheur de l'humanité.

LE CHEF DE LA DÉPUTATION.

Nous devançons en ces lieux l'illustre descendant d'un célèbre Philosophe (1), qui osa penser dans un siècle où la raison était un crime, dans un siècle souillé du sang versé par le fanatisme; dans un siècle enfin où l'on était loin de prévoir la chûte du despotisme et le triomphe de la philosophie. Porteur de l'auguste décret de l'assemblée nationale, Monsieur Charron vous fera part de la pompe triomphale qu'elle a décernée pour honorer à jamais la mémoire du plus vaste génie qui ait peut-être existé depuis la naissance du monde.

LE MAIRE.

Mes enfans, nous sommes tous citoyens, tous

(1) Charron, contemporain et ami de Montaigne.

frères ; qu'un même esprit nous anime ; soyons soumis aux loix, et nous serons toujours heureux. Réunissons-nous autour du premier auteur de notre liberté, et montrons, par une conduite irréprochable, que nous méritons d'en jouir.

TOUS.

Honneur à la nation ! honneur aux grands hommes qui ont bien mérité de la patrie !

(*Tous les acteurs forment un grouppe autour de l'estrade ; cependant l'orchestre exécute un chant triomphal : on couvre le sarcophage de fleurs ; des mères prennent leurs enfans dans leurs bras, et les approchent avec respect de la statue de* VOLTAIRE, *qu'elles leur font baiser. La toile tombe.*)

FIN.

De l'Imprimerie de la veuve VALADE, rue des Noyers.